



Vous allez rester ici, monsieur. — Page 216, col. 1.

— Ses disciples, répondit l'amiral : Théodore de Bèze, sa plume ; La Renaudie, son épée.

Gabriel salua l'élégant écrivain qui devait être l'historien des Églises réformées, et l'aventureux capitaine qui devait être le fauteur du Tumulte d'Amboise.

Théodore de Bèze rendit à Gabriel son salut avec la grâce courtoise qui lui était habituelle, et, prenant à son tour la parole :

— Monsieur le vicomte d'Exmès, lui dit-il en souriant, bien que vous ayez été introduit ici avec quelques précautions, ne nous regardez pas, je vous prie, comme de trop dangereux et ténébreux conspirateurs. Je me hâte de vous déclarer que, si les principaux de la religion se réunissent en secret dans cette maison trois fois par semaine, c'est uniquement pour se communiquer les nouvelles de la réforme, et pour recevoir soit les néophytes qui, partageant nos principes, demandent à partager nos périls, soit ceux que, pour leur mérite personnel, nous serions jaloux de gagner à notre cause. Nous remercions l'amiral de vous avoir conduit ici, monsieur le vicomte ; car vous êtes certes de ces derniers.

— Et moi, messieurs, je suis des autres, dit en s'avancant d'un air simple et modeste l'inconnu qui était resté jusque-là à l'écart. Je suis un de ces humbles songeurs que la lumière de vos idées attire dans leur ombre, et qui voudrait s'en rapprocher.

— Mais vous ne tarderez pas, Ambroise, à compter entre les plus illustres de nos frères, dit alors La Renaudie. Oui, messieurs, continua-t-il en s'adressant à Coligny et à de Bèze, celui que je vous présente, un praticien encore obscur, c'est vrai, encore jeune, comme vous le voyez, sera pourtant, j'en répons, une des gloires de la religion, car il travaille et pense beaucoup ; et, puisqu'il vient de lui-même à nous, il faut nous réjouir, car nous citerons bientôt avec orgueil parmi les nôtres le chirurgien Ambroise Paré.

— Oh ! monsieur le capitaine ! se récria Ambroise.

— Par qui maître Ambroise Paré a-t-il été instruit ? demanda Théodore de Bèze.

— Par le ministre Chaudieu, qui m'a fait connaître monsieur de La Renaudie, répondit Ambroise.

— Et avez-vous abjuré déjà solennellement.

— Pas encore, répondit le chirurgien. Je veux être sincère et ne m'engager qu'en connaissance de cause. Or, je conserve quelques doutes, je l'avoue ; et, pour que je me donne sans retour et sans réserve, certains points me sont trop obscurs encore. C'est pour les éclaircir que j'ai souhaité connaître les chefs des réformés, et que j'irais, s'il le fallait à Calvin lui-même ; car la vérité et la liberté sont mes passions.

— Bien dit ! s'écria l'amiral, et, soyez tranquille, maître, nul de nous n'aurait garde de vouloir porter atteinte à votre rare et fière indépendance d'esprit.

— Que vous disais-je ? reprit La Renaudie triomphant. Ne sera-ce pas là pour notre foi une précieuse conquête ?... J'ai vu Ambroise Paré dans sa librairie, je l'ai vu au chevet des malades, je l'ai vu même sur les champs de bataille, et partout, devant les erreurs et les préjugés, comme devant les blessures et les maladies des hommes, il est ainsi, calme, froid, supérieur, maître des autres et de lui-même.

Gabriel reprit ici, tout ému de ce qu'il voyait et de ce qu'il entendait :

— Qu'on me permette de dire un mot : je sais maintenant où je suis, et je devine pour quels motifs mon généreux ami, monsieur de Coligny, m'a amené dans cette maison, où se réunissent ceux que le roi Henri II appelle des hérétiques, et considère comme ses mortels ennemis. Mais j'ai certainement plus besoin d'être instruit que maître Ambroise Paré. Comme lui, j'ai beaucoup agi peut-être, mais je n'ai guère réfléchi, hélas ! et il rendrait service à un nouveau venu dans toutes ces idées nouvelles, s'il voulait les ap-

prendre quelles raisons ou quels intérêts ont acquis au parti de la réforme sa noble intelligence.

— Ce ne sont pas des intérêts, répondit Ambroise Paré ; car, pour réussir dans mon état de chirurgien, mon intérêt serait de m'attacher aux croyances de la cour et des princes. Ce ne sont pas des intérêts, monsieur le vicomte, mais ce sont, comme vous le disiez, des raisons ; et, si les éminents personnages devant qui j'élève la voix m'y autorisent, je vous ferai comprendre ces raisons en deux mots.

— Parlez ! parlez ! dirent à la fois Coligny, La Renaudie et Théodore de Bèze.

— J'abrègerai, reprit Ambroise, mon temps ne m'appartient pas. Sachez d'abord que j'ai voulu dégager l'idée de la réforme de toutes les théories et de toutes les formules. Ces broussailles une fois écartées, voici les principes qui me sont apparus et pour lesquels je me soumettrais assurément à toutes les persécutions...

Gabriel écoutait avec une admiration qu'il ne cherchait pas à cacher, ce confesseur désintéressé de la vérité.

ALEXANDRE DUMAS.

La suite au prochain numéro.

## LES DRAMES DE LONDRES

DEUXIÈME PARTIE.

### LES MALHEURS D'UNE JEUNE FILLE

PAR

CH. BERNARD DEROSNE.

SUITE

Richard tomba alors dans un profond sommeil ; mais les sujets de ses dernières pensées servirent de thème à ses rêves.

Il se vit à bord d'un vaisseau, en vue des côtes